

**MAD (Le Soir)**

Date: 06-05-2026

Page: 4+5

Periodicity: Weekly

Journalist: Catherine Makereel

Circulation: 49050

Audience: 444814

Size: 927 cm²

**ÉVÉNEMENT** KUNSTENFESTIVALDESARTS▸ **Salim Djaferi**

« Regarder l'héritage colonial à travers l'architecture »

Au KunstenFestival, l'artiste français – déjà acclamé pour « Koulounisation » – interroge comment le logement social a été, dès l'origine, envisagé sous le prisme de la race, sans jamais la nommer.

ENTRETIEN**CATHERINE MAKEREEL**

Tout est parti d'un constat troublant : la ressemblance frappante entre la cité de Seine-Saint-Denis où Salim Djaferi a grandi, et les cités construites en Algérie française dans les années 50. Après avoir exploré les liens entre la langue et la colonisation dans le très remarqué *Koulounisation*, l'artiste, désormais installé à Bruxelles, se penche cette fois sur les liens entre colonie et banlieue, et plus largement, entre race et espace. Avec *Bâtir*, programmé au Théâtre national, il mène l'enquête, entre récits familiaux, archives et travaux de chercheurs, pour interroger l'influence du colonialisme sur la façon de concevoir les villes en France. Un théâtre documentaire qui fraye entre politique de logement et ségrégation, immigration et urbanisme, constructions et représentations.

Après avoir scruté notre façon de dire l'histoire, de la nommer, vous explorez notre façon de l'habiter ?

L'intention est de regarder un héritage colonial, non plus par le prisme du langage, mais par le prisme de l'architecture et de l'urbanisme. On se penche moins sur la manière dont les lieux sont habités que sur la façon dont ils ont été conçus, construits et gérés. C'est le fruit d'une enquête de trois ans. En plus de puiser à la source de ma biographie, j'ai rencontré des habitants et habitantes de ces quartiers aujourd'hui. J'ai aussi collaboré avec un chercheur en sciences sociales, Janoé Vulbeau, qui a écrit une thèse sur la distribution de l'espace et les critères raciaux dans l'attribution des logements sociaux en France

(« Roubaix : la construction d'une ville face aux Algériens. Politiques urbaines et racialisation (1950-1990), NDLR).

S'agit-il de révéler l'héritage colonial dans des endroits insoupçonnés ?

Je ne dirais pas insoupçonnés, mais plutôt non discutés. Avec Janoé et Hanna El Fakir, collaboratrice artistique sur le spectacle, on est allé fouiller dans les archives départementales, régionales et municipales pour trouver des preuves de cette conception ethno-raciale du logement. Des archives qui sont publiques, mais qu'il faut aller dénicher dans des sous-sols. Et cette conception n'est jamais explicitement dite. Janoé travaille beaucoup sur l'euphémisation du concept de race dans les documents publics. Ce qui n'est pas surprenant puisque c'est à la fois immoral et illégal. Les archives ne se laissent pas lire aussi facilement que ça.

C'est une réalité qui n'est pas dite ?

Dans le milieu où j'ai grandi, et dans le débat public, ce fait là est très peu critiqué, expliqué, historicisé. C'est soit une évidence, soit une gêne, mais ce n'est pas discuté. C'est pour cela que de le

voir traduit matériellement dans les archives, pouvoir s'y référer, c'est rassurant. On peut se dire : ce n'est pas une vue de l'esprit, c'est une volonté et d'ailleurs, c'est inscrit ici. Ce n'est pas dit comme ça, mais il y a des mots qui sont transparents. Par exemple, quand on tombe sur des tableaux des années 80 d'une ville où j'ai grandi, et qui répertorient les locataires d'une cité selon leur « nationalité » décrite comme France, Maghreb, Afrique noire ou Europe, on

L'intention est de regarder un héritage colonial, non plus par le prisme du langage, mais par le prisme de l'architecture et de l'urbanisme

”



Salim Djaferi a grandi en Seine-Saint-Denis, dans une des cités dont il scrute l'histoire aujourd'hui. © MARIE-VALENTINE GILLARD.

peut se demander ce qu'ils entendent par « nationalité ». Dans ce rapport, les Français sont ensuite subdivisés en fonction de leur « origine culturelle. » Qu'est-ce qu'on convoque quand on cherche à savoir « l'origine culturelle » d'une personne ? Il ne s'agit jamais officiellement de racialiser les locataires mais on peut se demander pourquoi des rapports commandés par le service public cherchent à savoir « l'origine culturelle » des locataires.

Vous partez, une fois encore, de votre propre histoire ?

J'ai grandi en Seine-Saint-Denis, dans le 93. Ce parcours biographique sert de point d'appui pour raconter l'histoire, plus grande, de l'organisation de l'espace. Toute ma famille habite encore dans ces quartiers. Même si j'habite aujourd'hui à Bruxelles, j'y retourne souvent. Ce parcours résidentiel de ma famille, je le fais démarrer avec l'arrivée de mon grand-père en métropole parce qu'il y a déjà là un lien entre race et es-



sonnes n'étaient tout simplement pas logées.

Pour qui étaient prévues ces tours au départ ?

Quand les grands ensembles sortent de terre, c'était la promotion de la modernité, du béton, d'une salle de bain dans chaque appartement, imaginés pour la classe moyenne. Il y d'ailleurs plein de films des années 60 qui se passent dans les grands ensembles. Mais, dans les années 70, un nouveau rêve arrive. Au bout de 10 ans, on se rend compte que cet habitat collectif est mal construit, loin des centres villes. Des grandes lois facilitent l'accès au crédit immobilier, ce qui permet à la classe moyenne de devenir propriétaire. A partir de là, ceux qui peuvent partir le font. La classe moyenne blanche bouge et on va commencer à accepter tout le monde parce que les appartements sont vides et qu'on a besoin des loyers.

Ce qui va correspondre avec un abandon des pouvoirs publics ?

Oui. Les nouveaux projets sont avortés ou abandonnés. Finalement, le train ne passe pas, les bus n'arrivent jamais, on arrête d'entretenir les bâtiments. On di-

rait que ces lieux ont été faits pour exclure les gens, mais c'est ce qu'on appelle un effet d'aubaine. Ce n'est pas une intention de base, c'est un résultat et ça, c'est clair, notamment dans les archives.

La manière dont on a nommé ces lieux est intéressante aussi.

Ce type de construction, c'est un ensemble de tours et de barres homogènes sur un espace plutôt restreint et construit de manière répétitive. Ce qu'on a d'abord appelé des « grands ensembles » change de nom au fur et à mesure. Ça devient des « cités » et puis ensuite, des « quartiers », et plus récemment, « la banlieue. » Il y a un changement dans la façon d'envisager et de nommer ces lieux qui est révélateur de la façon de penser ces lieux, mais aussi les personnes qui les habitent. Les mots comptent et, même si on s'intéresse à l'urbanisme, on interroge aussi comment on a construit la figure de l'immigré, de l'enfant d'immigré, puis des « jeunes issus de l'immigration ».

Bâti du 27 au 30 mai au Théâtre national, Bruxelles. Dans le cadre du KunstFestivaldesArts du 8 au 30 mai à Bruxelles. www.kfda.be. Du 17 au 24 juillet au Festival d'Avignon.

pace : pourquoi arrive-t-il là, où est-il logé, comment ça se poursuit ? Beaucoup de ces lieux n'existent plus, ce qui pose aussi la question de la mémoire de l'habitat populaire, de l'époque notamment des bidonvilles et de ce qu'on appelait les cités de transit. Ces lieux n'existent plus et il y a peu de photos dans ma famille. C'est là qu'intervient l'oralité. J'ai récolté des témoignages de ma famille, des personnes encore vivantes et bavardes qui comblent ces trous-là pour raconter comment c'était. Je complète avec les archives publiques et les travaux de chercheurs et chercheuses.

L'histoire de ces lieux est plus complexe qu'on ne le croit.

J'ai grandi là et pourtant, je ne savais pas que ces grands ensembles ont été construits pour une classe moyenne plutôt blanche et que les personnes racisées en étaient exclues. Vu l'état des cités aujourd'hui, où elles sont placées, comment elles sont mal construites et mal desservies, on pourrait penser qu'on a construit ces cités à des fins ségrégationnistes, d'exclusion, en tout cas pour loger en banlieue des personnes qu'on ne voulait pas voir. C'est ce qui se passe aujourd'hui mais ce n'était pas le cas au départ. C'était pire au départ puisque ces per-